

Le vent de la pensée

Hannah Arendt de Margarethe von Trotta, Allemagne-France, 2012, 113 minutes

Gérard Grugeau

Numéro 162, juin-juillet 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2013). Compte rendu de [Le vent de la pensée / *Hannah Arendt* de Margarethe von Trotta, Allemagne-France, 2012, 113 minutes]. *24 images*, (162), 65–65.

Le vent de la pensée

par Gérard Grugeau



Les grandes questions politiques liées à l'Allemagne moderne (le terrorisme dans *Les années de plomb*) et les figures de femmes non conformistes qui ont marqué l'histoire de ce pays (*Rosa Luxemburg* et le mouvement marxiste révolutionnaire Spartakus) sont une constante de l'œuvre de Margarethe von Trotta. Dans *L'honneur perdu de Katharina Blum* adapté du roman éponyme d'Heinrich Böll, la cinéaste s'intéressait déjà aux racines du mal et à ses conséquences en dessinant le portrait d'une femme qui voyait sa réputation détruite par la presse à scandale et l'appareil répressif de l'État. Pas étonnant donc que la figure d'Hannah Arendt, professeure de théorie politique et philosophe juive, émigrée aux États-Unis en 1941 après avoir fui l'Allemagne nazie en 1933 et séjourné dans un camp de détention en France occupée, surgisse aujourd'hui dans la filmographie de von Trotta. Et plus précisément, que le concept de la « banalité du mal » échafaudé par l'auteur de *Eichmann à Jérusalem* soit au cœur de ce dernier opus, certes classique et parfois illustratif, mais nécessaire. Nécessaire parce qu'à travers la personnalité forte et indépendante de celle qui n'a eu de cesse de réfléchir sur *les Origines du totalitarisme* (1951) et la *Condition de l'homme moderne* (1958), le cinéma nous invite à penser le temps présent.

Penser est un exercice solitaire comme l'éprouvera dans sa chair et sa conscience Hannah Arendt lors du voyage qu'elle effectuera à Jérusalem en 1961 afin de couvrir pour le *New Yorker* le procès très médiatisé du criminel de guerre Adolf Eichmann. Un

Adolf Eichmann vu ici à travers les images d'époque tirées du film du cinéaste militant Leo Hurwitz. De ce médiocre fonctionnaire nazi obéissant aux ordres (les historiens mettront plus tard en lumière plusieurs de ses initiatives), elle fera l'incarnation de la banalité du mal, c'est-à-dire un individu sans dignité, une non-personne incapable de penser et donc de poser des jugements moraux. Sa théorie soulèvera une vive controverse, d'autant plus qu'Arendt avancera que les conseils juifs imposés par les nazis auraient été dans une certaine mesure complices de la déportation des leurs. Accusée d'arrogance et d'insensibilité, elle devra affronter l'hystérie collective et perdra bon nombre de ses amis. Aujourd'hui encore, face à ses prises de position, le débat reste entier et divise.

En phase avec les convictions de son héroïne, toute la mise en scène de Margarethe von Trotta va consister à contrer cette vision pernicieuse de la personnalité d'Arendt véhiculée par ses détracteurs. Le film en fait une ardente amoureuse éprise de connaissances (à travers sa liaison avec son ancien professeur Martin Heidegger, adhérent au parti national-socialiste, et son mari Heinrich Blücher, ex-spartakiste) et une femme fidèle en amitié, en quête de la famille rêvée qui lui a sans doute fait défaut (voir son lien avec Kurt Blumenfeld qu'elle a connu, jeune, dans un groupe sioniste, et sa complicité avec la romancière américaine Mary McCarthy). Élégamment photographié par Caroline Champetier, *Hannah Arendt* est, bien sûr, un film bavard, qui veut rendre compte de l'effervescence des

débats intellectuels de l'époque. Il y manque quelques plages de respiration, notamment en Israël, qui confèreraient davantage d'ampleur aux déchirements intérieurs de son héroïne, mais la puissance du sujet s'impose et passionne. Joutes verbales et séquences intimistes donnent corps à la pensée de celle qui a marqué son siècle. Le mérite du film est de parvenir à rendre palpable le vent d'une pensée libre qui doute et cherche à comprendre. Filmée devant sa machine à écrire, allongée sur son canapé ou parcourant en fumant son appartement new-yorkais, Hannah Arendt est un esprit en perpétuel mouvement. À travers tout un travail sur le corps et la langue, la grande Barbara Sukowa donne chair au verbe et au raisonnement, tout en exposant les zones de fragilité de son personnage apatride qui a fait de la pensée son pays intérieur. À l'heure de l'effondrement moral de nos sociétés, des ravages de la crise économique, de la montée des extrêmes droites en Europe et des crispations d'une certaine élite juive qui ne tolère aucune critique des politiques israéliennes sans crier à l'antisémitisme, peut-être Margarethe von Trotta entrevoit-elle les signes avant-coureurs de sombres lendemains. Face à une nouvelle barbarie que redoutent plusieurs, un seul et unique remède : « penser sans garde-fou » encore et toujours, comme dans le dernier plan, ouvert sur tous les possibles. 📺

Allemagne-France, 2012. Ré. : Margarethe von Trotta. Scé. : Pamela Katz et Margarethe von Trotta. Ph. : Caroline Champetier. Mont. : Bettina Böhrer. Int. : Barbara Sukowa, Axel Milberg, Janet McTeer, Julia Jentsch, Ulrich Noethen, Michael Degen, Nicholas Woodeson, Sascha Ley, Victoria Trauttmansdorff, Klaus Pohl. 113 minutes. Dist. : EyeSteelFilm.